

X

LA POINTE DE LA CHÈVRE

Le marquis et son compagnon avaient gagné la terre ferme avec de l'eau jusqu'à mi-jambe. d'Estournel ne s'était pas trompé ; c'était Algaric, c'était le folgoat qui était avec d'Almoy.

La Préalaye emmena d'Almoy à l'écart ; d'Estournel demeura seul avec Algaric. Le gentilhomme et le nain se regardèrent quelques instants sans prononcer une parole.

—Etes-vous donc fâché de me revoir ? demanda Algaric avec un accent légèrement railleur. Vous deviez pourtant vous y attendre, car vous saviez que j'étais vivant ; j'ai pu vous en donner des preuves.

—Oui, dit d'Estournel, j'ai trouvé le bouton que tu m'as fait passer : mais ce qui m'étonne, c'est que tu aies pu t'évader cette nuit.

—J'ai profité d'une occasion unique. Mais ce n'est pas le moment des confidences : parlons affaires. Est-il vrai qu'on ne sache pas ce qu'est devenue Jeanne ?

—Cela est vrai. Elle a disparu tantôt de la ferme, au moment où tous les gars étaient attirés sur un autre point.

—Je sais ; mais...

Le marquis, qui revenait avec d'Almoy, coupa la parole sur les lèvres du folgoat, s'adressant à d'Estournel :

—D'Almoy a reçu la réponse de l'amiral, dit-il. Cette nuit, les Anglais débarqueront les trois millions.

—Ah ! fit d'Estournel ; mais toutes les barques sont en mer et nous en aurons besoin.

—Embarquons vivement et retournons auprès des gars.

Puis se retournant vers d'Almoy :

—Vous avez bien compris mes ordres ? ajouta le marquis.

—Sans doute, répondit d'Almoy.

—Alors, agissez sans perdre une minute, car dans deux heures nous serons prêts.

d'Estournel avait fait quelques pas vers la mer, évitant ainsi d'être rejoint par Algaric qui s'était avancé vers lui. Le marquis le rejoignit aussitôt : tous deux sautèrent dans la barque qui les attendait et s'éloignèrent rapidement.

D'Almoy, tandis que le marquis se rembarquait avec son compagnon, s'était élancé vers une anfractuosité de la côte dans laquelle veillaient trois hommes. Il leur donna rapidement quelques ordres à voix basses ; puis il revint vers Algaric qui n'avait pas changé de place et qui, d'un œil attentif, suivait sur la mer la course de l'embarcation.

—Eh bien ? demanda d'Almoy.

—Eh bien ? dit Algaric en regardant son interlocuteur, comme un homme qui cherche à éluder une réponse.

—Tu l'as vu ?

—Oui, je l'ai vu...

—C'est bien celui dont nous avons parlé ? Il n'y a pas de doute possible ! Réponds nettement !

—C'est bien lui !

—Il ne s'est pas toujours nommé le comte d'Estournel.

—Si fait !

—Il était à Châteaulandrin en 1770, il y a vingt-neuf ans ?

—Oui ; l'année même où la ville fut détruite par l'inondation.

—C'était bien lui alors qui était l'ami de Philibert de La-verdi ?

—C'était lui.

D'Almoy saisit les mains du folgoat.

—Et tu sais une partie des secrets de cet homme, dit-il. Et tu me les confieras ; tu l'as promis !

Algaric baissa la tête ; il parut réfléchir un moment, puis se redressant de toute la hauteur de sa taille infime :

—Tout ce que je sais, vous le saurez, dit-il lentement, mais avec un accent résolu.

—Bien, dit d'Almoy. Tiens ta promesse, et je te jure, moi, que je tiendrai la mienne. Va m'attendre au cromlech, j'y serai dans une heure !

Et adressant un geste d'adieu au folgoat M. d'Almoy jeta son fusil sur son épaule et s'éloigna à grands pas, remontant vers la crête de la falaise par ce sentier boisé qu'Algaric et M. d'Estournel avaient suivi ensemble quelques semaines auparavant.

Demeuré seul sur la pointe du rocher, Algaric contempla quelques instants la mer, dont les vagues montaient jusqu'à lui.

—Trois millions, murmura-t-il ; oui, c'est une fortune tentante, et la partager avec un autre est dur ; mais vous avez eu tort, monsieur d'Estournel, de vouloir vous passer de moi ; vous avez eu tort de vouloir me livrer aux bleus ; vous avez eu tort, enfin, d'avoir oublié Châteaulandrin et de ne pas vous être souvenu que Merlohiu avait un frère !

En achevant ces mots, Algaric relevait la tête ; un dédaigneux sourire éclairait sa physionomie à l'expression féline. Il lança un long regard sur la mer ; puis, tournant sur lui-même, il s'engagea dans la sente étroite qui suivait l'extrême bord des falaises.

La nuit était devenue de plus en plus profonde, le vent fraîchissait. En mer on apercevait se détachant en masse noire et confuse, les barques rassemblées et groupées autour de la nacelle du recteur.

XI

LE RÉCIF

C'était un singulier coup d'œil que celui que présentait cette mer noire allant se heurter contre cette terre enveloppée de son linceul de neige. Le reflet de cette gigantesque nappe blanche était tel, qu'il projetait une lueur lumineuse sur les flots.

La mer était haute, aussi ne distinguait-on, éparpillés ça et là, que quelques écueils à la pointe sombre, car la vague recouvrait les autres. C'était à une demi-lieue de la côte à peu près que l'office divin était célébré, en face même de la pointe de la Chèvre, à deux portées de fusil de cette caverne dans laquelle les corsaires avaient soutenu si héroïquement le feu des Anglais.

Entre cette caverne et la masse des barques réunies autour du recteur, s'élevaient plusieurs écueils énormes, dont l'un surtout, dépassant la hauteur de la pleine mer de plus de dix pieds, avançait sa tête vers les flots comme le front d'un béliér présentant ses cornes menaçantes à l'ennemi.

La messe était célébrée en ce moment, et, à l'exception du groupe formé par les embarcations des fidèles, la mer était absolument libre. Le ciel était sombre et l'Océan n'avait pas la moindre transparence.

Au moment où le prêtre levait les mains vers le ciel, implorant sa pitié et son secours, un vague sillage se fit remarquer près du grand récif, on eût dit ce mouvement causé dans la mer par un gros poisson nageant à fleur d'eau. De l'endroit où étaient les barques, il était matériellement impossible de remarquer ce mouvement.

Bientôt il devint plus accusé et la tête d'un homme qui nageait entre deux eaux apparut brusquement.

Il touchait presque au récif ; une main se tendit vivement vers lui et une autre tête se dessina sur la masse surplombante du rocher. Le nageur saisit cette main, se cramponna à elle, s'enleva avec un effort violent et deux hommes furent alors côte à côte sur le récif.

—Eh bé, qué, moussaillon ? dit une voix rude.

—Le tafia, Paillenqueu ! Que jo me radoube ! je coule ! répondit le nageur d'une voix languissante.

—Tiens ! vieux bidonnier ! Ce Fignolet de malheur boirait toute la cantine !

Le nageur, qui achevait alors de s'affourcher sur le rocher, prit la gourde que lui tendait son compagnon et avala plusieurs gorgées de la liqueur qu'elle contenait.

—Hou ! hou ! hou ! fit-il avec un frémissement joyeux et